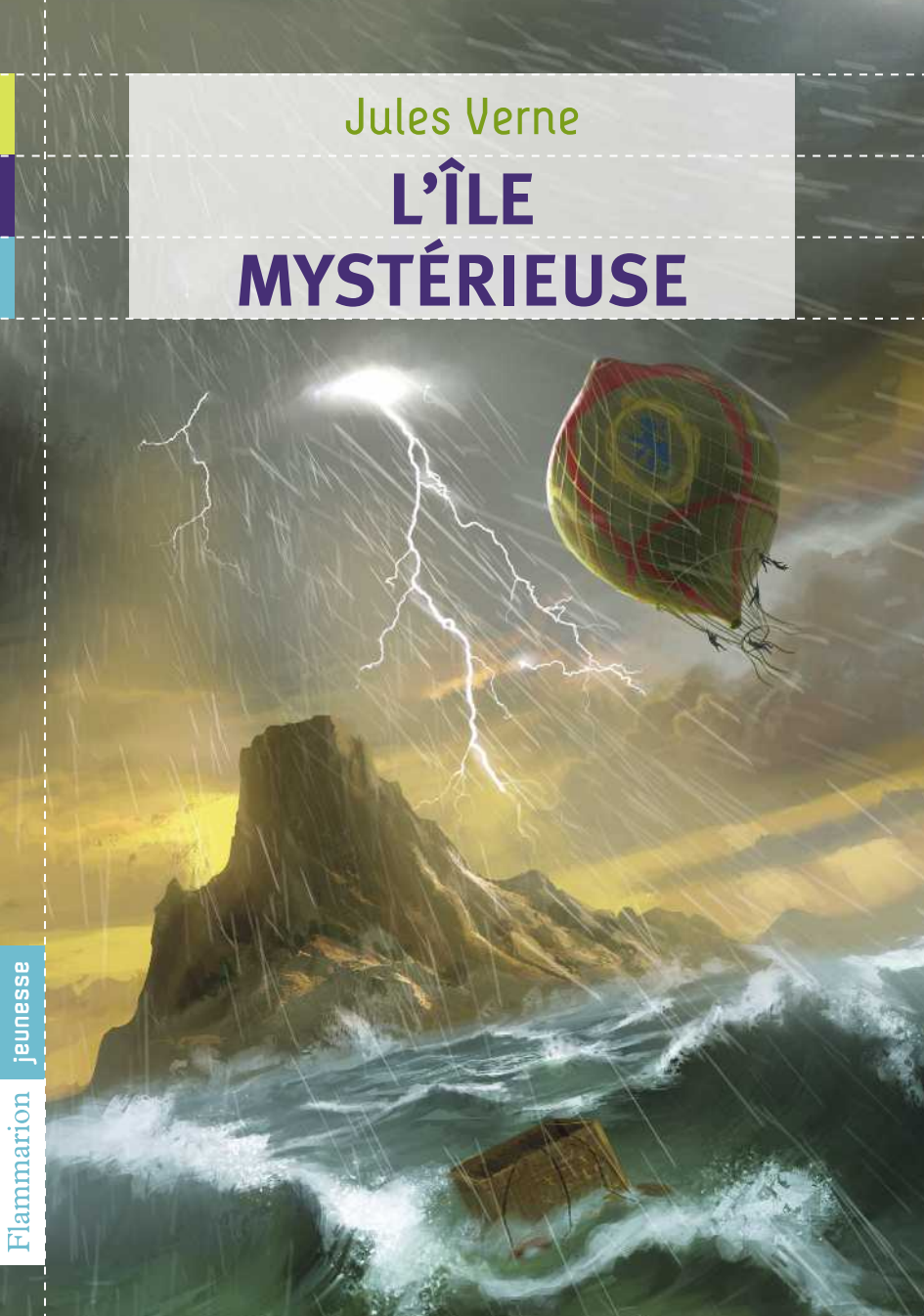


Jules Verne

# L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

jeunesse

Flammarion



Jules Verne

Adapté par Michel Honaker

# L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

**A** lors que la guerre de Sécession fait rage, cinq prisonniers des Sudistes parviennent à s'évader à l'aide d'un ballon. Par malheur, ils sont pris dans un ouragan et s'échouent sur une île déserte en plein océan Pacifique. Grâce à leur ingéniosité et aux étonnantes ressources de l'île, les naufragés s'organisent pour survivre. Mais une série de phénomènes inexplicables les pousse à croire qu'ils ne sont pas seuls...

« Les colons prêtèrent l'oreille, et crurent entendre une sorte de ricanement. Il y avait là de quoi effrayer le plus courageux des hommes. Les colons restèrent au pied de la falaise, l'arme en joue, multipliant des hypothèses toutes plus improbables les unes que les autres. »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

ILLUSTRATION : Miguel COIMBRA

# L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

© Flammarion, 2014  
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0813-3238-6

JULES VERNE

# L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

*Adapté par Michel Honaker*

Flammarion Jeunesse



## DES CRIS DANS LA TEMPÊTE

- **E**st-ce que nous remontons ?  
 — Au contraire ! Nous descendons !  
 — Pire que cela ! Nous tombons !  
 — Par Dieu ! Jetez donc du lest !  
 — Nous n'en avons plus.  
 — À l'eau tout ce qui pèse, à l'eau !  
 — Attendez, j'entends un bruit...  
 — Des vagues ! La mer est sous la nacelle !

Tels étaient les cris qui fusaient au-dessus de l'océan Pacifique déchaîné, vers quatre heures du matin, le 23 mars 1865. C'est entre les mâchoires d'un monumental ouragan que cette montgolfière, venue d'on ne sait où, brinquebalait comme une minuscule bulle d'air violentée par ces rafales infernales. À son bord, cinq passagers et un chien se seraient dans la nacelle à peine visible au milieu des épaisses vapeurs mêlées d'eau pulvérisée. Quelle folie avait pu saisir ses occupants pour qu'ils

bravent ainsi la mère des tempêtes, annoncée de longue date par toutes les stations de météorologie ? Et d'abord, de quel point du monde avaient-ils décollé, et depuis combien de temps, car ce déchaînement forcené des éléments durait déjà depuis cinq jours...

Délesté de tous les objets encombrants, armes, munitions, provisions, l'aérostat finit par regagner un peu de hauteur. À tout prendre, le danger était moins redoutable dans le ciel. Désormais, il ne fallait plus perdre d'altitude. Plus un pouce. Chacun se résigna à vider le contenu de ses poches. C'était le prix à payer pour ne pas rompre ce fragile fil d'air qui semblait seul les soutenir au-dessus de l'abîme.

Des moments d'angoisse interminables s'écoulèrent, qui parurent des siècles. Puis, tel un signal bienheureux, les premières lueurs de l'aube percèrent à l'horizon. Comme si leur apparition avait possédé quelques vertus bienfaites, l'ouragan perdit en intensité. En quelques instants seulement, son immense trombe s'évasa puis se rompit pour se disperser en bribes fuligineuses. Les hommes brisés par la fatigue et la tension nerveuse gisaient pantelants au fond de la nacelle. Le dirigeable avait de même usé ses dernières forces dans la bataille. Son enveloppe s'allongeait progressivement, preuve irréfutable que le gaz avait commencé à s'en échapper par une fuite qu'il était impossible de colmater...



Ce n'était plus qu'un légume ovale qui redescendait lentement mais sûrement vers la surface de l'océan houleux.

Alertés par le bruit de la mer proche, les passagers se redressèrent. Il n'y avait plus rien à jeter pour alléger la charge. Il ne restait qu'à joindre les mains pour les plus religieux, à serrer les dents pour les autres, en attendant le moment inévitable où la nacelle plongerait dans les eaux sombres. Car, à perte de vue, aucun continent, aucune surface solide qui aurait permis un atterrissage. C'était l'immense mer, dont les flots se heurtaient encore avec une incomparable violence, une plaine liquide, battue sans merci, sur laquelle chevauchaient des lames échevelées.

Les cinq hommes se dévisagèrent, ces passagers de l'impossible qui avaient déjà tant affronté. S'il était encore une ultime manœuvre à faire, il fallait la tenter. La nacelle n'était qu'une sorte de caisse d'osier, impropre à flotter. Le moment venu, il n'y aurait aucune possibilité de la maintenir à la surface de la mer, si par malheur elle s'y abîmait. La voix mâle et déterminée de celui qui commandait le groupe se fit entendre.

— Plus rien à jeter, vraiment ?

Et son regard aigu, se posant sur chacun de ses compagnons, accompagnait la question.

— Dix mille dollars en or... répondit piteusement l'un d'eux.

— Et croyez-vous qu'ils nous seront d'une quelconque utilité quand nous reposerons au fond de la mer ?

— Tout de même... Dix mille dollars... Il faudrait plusieurs vies de marin pour accumuler un tel pactole !

Le propriétaire du sac pesant finit cependant par s'en délester, mais avec une mine de condamné.

— On remonte ? s'enquit-il avec espoir.

— Non.

— Misère. Je le savais.

— Que reste-t-il à jeter ? insista le chef.

— Le chien... marmonna l'homme qui avait sacrifié le butin.

Comme s'il avait compris que sa présence devenait objet de discussion, l'animal se mit à aboyer pour faire valoir sa protestation.

— Avant, il reste la nacelle, s'écria l'homme austère, qui s'exprimait tel un commandant intraitable. J'ai encore mon couteau. Accrochons-nous au filet !

Tout en empoignant l'une des mailles, il entreprit de trancher les courroies qui soutenaient le panier de transport, tandis que ses compagnons, sidérés par son audace, se hâtaient de grimper dans ces haubans improvisés. Bientôt, la caisse d'osier fut larguée et disparut dans les flots. Aussitôt, le ballon

remonta de plusieurs dizaines de mètres, repoussant la perspective d'une mort certaine. Pour combien de temps encore ? Agrippés dans le réseau de cordages, les cinq passagers, dont l'un portait le chien épouvanté en travers de ses larges épaules, regardèrent avec soulagement l'abîme s'éloigner en dessous d'eux. Hélas, le répit ne fut que de courte durée. Le ballon commença à redescendre, faute de gaz pour le maintenir en l'air.

Pour la première fois, le chien se mit à hurler à la mort.

— Les bêtes savent tout avant nous autres, soupira-t-on.

— Attendez ! s'écria le plus jeune des naufragés en pointant son bras vers l'est. Là-bas ! Regardez ! Terre ! Terre !

Une terre en effet, abrupte et encore lointaine, couronnée de nuages sombres venait d'apparaître dans le levant. Par chance, les vents dominants dirigeaient ce qui restait du ballon droit sur elle. Il fallait maintenant espérer que l'enveloppe de toile ne se vide pas de ses derniers atomes de gaz avant de l'avoir atteinte. Était-ce une île ou la pointe d'un continent ? À cette distance et avec ces nuages bas, impossible de le savoir. Les hommes ignoraient même vers quels parages ils avaient dérivé. Pourtant, ce rocher, habité ou pas, hostile ou non, il fallait l'atteindre !

L'aérostat rasait déjà la surface de la mer. La houle léchait le bas du filet, l'alourdissant encore, obligeant les hommes à grimper encore plus haut. Le ballon ne se soulevait plus qu'à demi, tel un oiseau blessé qui cherche à reprendre son essor et ne fait que rebondir. Épuisé, flasque, distendu, chiffonné en gros plis, il rendait l'âme en heurtant la crête des lames. Dans un dernier sursaut, son enveloppe presque couchée se fit alors poche et le vent s'y engouffrant le poussa par bonheur comme un navire par vent arrière.

Quelques instants plus tard, il s'échouait sur la grève rocailleuse d'un rivage inconnu.

Et les hommes, ivres de fatigue, s'étant traînés loin du ressac, sombrèrent dans l'inconscience.

## LES CINQ SURVIVANTS

Ce n'étaient ni des aéronautes de profession, ni des amateurs d'expéditions risquées que l'ouragan venait de jeter sur cette côte inconnue, mais des soldats. Plus précisément, ils appartenaient à l'armée américaine nordiste qui, depuis quatre ans maintenant, combattait celle du Sud en une guerre fratricide pour l'abolition de l'esclavage et l'égalité des droits pour tous voulus par le président Abraham Lincoln. Par un étrange enchaînement de hasards, ils avaient été faits prisonniers par l'ennemi à Richmond, et voici dans quelles circonstances ils s'étaient rencontrés et avaient mené leur incroyable évasion.

Le premier d'entre eux se nommait Cyrus Smith. Il était ingénieur de formation, savant de premier ordre, et homme inflexible. Maigre, osseux, efflanqué, âgé de quarante-cinq ans environ, il grisonnait déjà par ses cheveux ras et par sa barbe. Nul

ne sait s'il cultivait à dessein sa ressemblance avec Lincoln, qu'il vénérât, mais il avait une de ces belles têtes que l'on frappe sur les médailles, des yeux ardents et un pli de bouche sérieux. Avant de tracer des plans pour la Compagnie des chemins de fer, il avait manié le pic et le marteau, ce qui expliquait ses épaules bien découpées et sa force musculaire. Véritable homme d'action en même temps qu'homme de pensée, Cyrus Smith était le courage personnifié. Il avait été de toutes les batailles depuis les premières heures de la guerre. Il avait été au front, en tant que simple fantassin, officier ensuite. Après avoir débuté sous le commandement d'Ulysse Grant dans les volontaires de l'Illinois, il s'était battu à Paducah, à Belmont, à Pittsburg Landing, à Chattanooga, à Wilderness, sur le Potomac, partout et vaillamment, ce qui lui avait valu un avancement rapide.

Son audace ne lui avait fait défaut qu'une seule fois : lorsqu'il avait été capturé par les Sudistes pour s'être avancé par pure bravoure trop loin au beau milieu de leurs lignes. Il s'était rendu noblement, en posant à terre son fusil Henry et en croisant les bras.

Il avait pour meilleur ami un personnage de même trempe, et qui avait connu pareille malchance. Gédéon Spilett, grand reporter au *New York Herald*, avait été chargé de suivre les péripéties de

la guerre au milieu des armées du Nord. Il était de la race de ces étonnants chroniqueurs anglais ou américains qui ne reculent devant rien pour obtenir une information exacte et la transmettre à leur journal dans les plus brefs délais. Prêt à tout, imaginaire et homme d'action, il avait couru le monde entier, sans compter les dangers ni les blessures. Il avait rédigé ses chroniques sous la mitraille, parmi les boulets de canon, un crayon dans une main, un revolver dans l'autre. Âgé d'une quarantaine d'années, Gédéon Spilett était de haute taille et d'une constitution solide, trempée dans tous les climats comme une barre d'acier dans l'eau froide. Des favoris blonds tirant sur le rouge encadraient sa figure allongée. Son œil était calme, mais d'une extrême mobilité, prompt à saisir ce qui valait la peine d'être observé.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, qui ne se connaissaient pas, si ce n'est de réputation, avaient été tous les deux transportés à Richmond, menottes aux poignets, dans le même fourgon. Ils avaient été jetés dans la même cellule, et avaient eu le temps de s'apprécier mutuellement dans ces instants de grande incertitude. Par chance, leur captivité n'avait pas duré. Ils avaient été relâchés par des officiers sudistes qui avaient trop à faire sur les barricades pour les surveiller. Pourquoi perdre du temps à enfermer ces hommes ? Richmond était

si sévèrement assiégée par l'armée nordiste et si puissamment gardée à l'intérieur qu'il eût été suicidaire de tenter une évasion. Livrés à eux-mêmes, les deux hommes passaient leur temps à déambuler dans les rues sous le sifflement des boulets venant de leur propre camp. Un chien errant se joignit à eux, qu'ils prirent en affection et appelèrent Top. Le brave animal, un setter irlandais, pelage caramel et regard attendrissant, ne les quitta plus, dès lors qu'il se sentit accepté.

Un jour que les deux prisonniers et leur ami à quatre pattes vauquaient à leur promenade du matin, ils croisèrent la route d'un grand Noir, qui, pas plus qu'eux, ne semblait s'émouvoir du fracas de la mitraille qui saturait l'air. Nabuchodonosor était fils d'une famille d'esclave, de ceux qui s'étaient retrouvés affranchis grâce au décret du président Lincoln, et s'étaient aussitôt engagés dans les rangs de ce libérateur des peuples opprimés. Cet intrépide garçon de trente ans, vigoureux, agile, était pourtant d'une nature douce et conciliante... Du moins quand il n'était pas sur le champ de bataille, où il s'était signalé par des hauts faits avant d'être capturé par l'ennemi. L'ingénieur Cyrus Smith le dévissa et reconnut en lui ce fier fantassin qu'il avait eu sous ses ordres. Il en fut à la fois étonné et ravi.

— Soldat Nab ! s'écria-t-il en lui serrant la main.



— Capitaine Smith ! Quel méchant hasard vous a mené ici ?

— Le même que le tien, si je ne me trompe. Tu es prisonnier, comme nous ? Ah, mais je te présente Gédéon Spilett, grand reporter.

— Momentanément en disponibilité, précisa ce dernier.

Bien vite la conversation tourna autour de leurs conditions de séjour respectives, de la liberté toute relative dont ils jouissaient en ville, jusqu'à déboucher sur la seule et unique question qui agitait ces hommes fiers et impatients de rejoindre leurs lignes.

— Comment s'évader de cette ville assiégée, Nab ? En as-tu la moindre idée ?

— Vous, capitaine, qui êtes capable de construire des ponts et des chemins de fer, vous le demandez au pauvre Nab ?

— Tu es ici depuis plus longtemps que nous, répliqua Smith. J'en déduis que tu as certainement conçu un ou deux projets...

Un sourire malicieux éclaira le visage de l'ancien esclave.

— J'ai peut-être une idée, lança-t-il mystérieux. Suivez-moi.

Profitant de ce que la canonnade s'était apaisée, les trois hommes se dirigèrent d'un pas vif vers la grand-place de Richmond. À la vue du

ballon dirigeable solidement ancré dans la terre, qui occupait tout l'espace entre les façades des maisons bourgeoises, Smith et Spilett échangèrent un regard aussi insistant que complice, puis consultèrent Nab qui avait toujours son bon sourire. La même pensée leur avait traversé l'esprit à tous trois et ils restèrent là, dansant d'un pied sur l'autre en observant le volumineux transport aérien, sans avoir l'air d'y toucher.

Un gaillard rondelet, âgé de trente-cinq à quarante ans, vigoureusement bâti, au teint hâlé mais avec une figure avenante, avait repéré leur manège et se rapprocha innocemment. Il mit sa main en visière en lorgnant lui aussi l'aérostat qu'un ordre incompréhensible avait immobilisé ici, dans cette cité en proie à la mitraille continue de l'armée de Grant.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-il à voix haute. Une outre d'air qui pourrait d'un bond franchir les barricades et les fortifications pour nous ramener derrière nos lignes, nous autres les bons Yankees<sup>1</sup> !

Les trois prisonniers l'auraient sûrement toisé avec méfiance s'il n'avait été accompagné par un garçon d'une douzaine d'années qu'il serrait près de lui avec l'attention d'une mère poule. Cyrus Smith,

1. Soldats ou gens au nord, par opposition aux confédérés, loyaux, au sud.

qui n'avait pas son pareil pour jauger les hommes s'approcha de lui. Ce personnage avait une figure loyale, un air déterminé, et il ne pouvait douter de ses qualités, aussi entra-t-il dans son jeu.

— En effet, constata-t-il sur le même mode badin. Pour peu que les confédérés détournent les yeux quelques instants, il serait très simple de monter à bord et de larguer les amarres. À propos, mon nom est Smith.

— Le mien, Bonaventure Pencroff, se présenta-t-il, et voici mon fils adoptif, Harbert Brown. Je suis marin. J'ai navigué sur toutes les mers du globe. Ne me demandez pas comment je me suis échoué ici, si loin d'une côte, c'est une longue histoire. Monsieur Smith, et vous autres, amis yankees, voulez-vous fuir ?

— Quand cela ? interrogea vivement Spilett.

Et cette réponse imprudente lui valut une remontrance muette de l'ingénieur, car la place était remplie de civils tout dévoués à la cause sudiste. Par chance ils avaient mieux à faire que de laisser traîner l'oreille.

— Sous peu, répondit Pencroff entre ses dents, et grâce à ce fainéant de ballon qu'on laisse là à ne rien faire. Nous serons cinq, messieurs, en comptant Harbert. Je vous prie de croire qu'il ne sera pas une charge, bien au contraire.

Cyrus Smith avait écouté le marin sans mot dire, mais son regard brillait. L'occasion était là. Il n'était pas homme à la laisser échapper. Le projet n'était après tout que très dangereux et donc parfaitement réalisable. Le jour même, la nouvelle courut qu'une terrible tempête se préparait. Pour les prisonniers nordistes, cette aubaine aurait pour conséquence inévitable un relâchement dans la vigilance des gardiens, et l'obscurité, on le sait, est la plus délectable alliée des voleurs. On pourrait alors monter dans la nacelle, couper les liens qui la retenaient, et adienne que pourra !

Le soir prévu arriva. La nuit était sombre. D'épaisses brumes passaient comme des nuages au ras du sol. Une pluie mêlée de neige tombait et la température s'abaissa. Une sorte de brouillard enveloppa Richmond. L'arrivée de l'ouragan avait établi une trêve tacite entre assiégeants et assiégés et les canons s'étaient tus. Les rues de la ville étaient désertes, balayées par de furieuses bourrasques. L'orage s'annonçait par de puissants ébranlements. Par un temps pareil, les Sudistes n'avaient même pas jugé bon de faire garder l'aérostat.

Quel fou aurait osé affronter la tornade qui menaçait ?

Et cependant, à neuf heures et demie précises, cinq prisonniers se glissaient par divers côtés sur la place, que les lanternes de gaz, éteintes par le

vent, laissaient dans une obscurité profonde. Ils détachèrent les amarres une par une, jusqu'à ce dernier câble passé dans un anneau scellé dans le pavé, dont il revint à Smith le privilège de s'affranchir, puis ils sautèrent à bord de la nacelle qui commençait à prendre son essor. Nul n'avait prêté attention à leur présence. L'obscurité était telle qu'ils pouvaient à peine se voir eux-mêmes. Au moment où Pencroff jetait du lest, un chien escalada d'un bond le panier d'osier en jappant. C'était Top, ce brave chien errant, qui avait décidé de suivre ses nouveaux maîtres dans leur folle aventure.

— Bah ! Un de plus, quelle importance ? s'exclama Pencroff, en larguant la dernière amarre.

Sitôt qu'il eut dépassé la limite des toits d'habitation, le ballon fut saisi par les bourrasques et s'éleva d'un coup, non sans avoir heurté deux cheminées au passage et se retrouva emporté dans la nuit tel un fétu de paille à la dérive. Et l'on sait comment, cinq jours plus tard, il atterrit sur cette île de nulle part, où présentement, un à un, les naufragés reprenaient conscience. Le premier, Nab se redressa et considéra la langue de terre brumeuse qu'ils avaient abordée bien malgré eux. Il entreprit de compter ses camarades encore étendus sur les galets... Et un cri de désespoir lui monta aux lèvres. Il s'empessa de secouer Gédéon Spilett par l'épaule, puis Harbert, puis Pencroff.

— Réveillez-vous ! Il manque quelqu'un !

La nacelle avait contenu cinq passagers, plus un chien, et le ballon n'en avait jeté que quatre sur le rivage. Le passager manquant avait évidemment été enlevé par le coup de mer qui avait frappé le filet. Et celui qui manquait n'était autre que le plus important d'entre eux.

C'était l'ingénieur Cyrus Smith !

## ÉGARÉS SUR UN CAILLOU

— **L**e chien n'est plus là, aussi. L'absence du fidèle animal ne fit que confirmer les craintes des survivants. Voyant son maître en danger, il s'était certainement précipité dans les flots pour lui porter secours et s'était probablement noyé avec lui. Nab pleurait de rage et de désespoir à la fois, à la pensée d'avoir perdu cet homme pour lequel il s'était pris d'une amitié fraternelle.

— Qui l'a vu en dernier ? questionna Gédéon Spilett.

— Mais... tous ! se lamenta l'ancien esclave. Nous étions sûrs qu'il était accroché au filet et qu'il s'était échoué lui aussi...

— Prions pour qu'il sache nager, cet homme-là, frémit Pencroff. Les courants sont forts par ici.

— Il a peut-être dérivé, estima Spilett. Peut-être est-il plus loin. Suivons la côte.

Il était alors près de six heures du soir. La brume venait de se lever et l'obscurité noircissait le rivage. Les naufragés marchèrent au hasard vers le nord, en parcourant des yeux cette langue de terre rocailleuse où le sort les avait jetés. À leur passage, de gros oiseaux nichant dans des trous s'échappèrent d'un vol lourd dans le ciel en lançant des cris stridents. De temps en temps, les naufragés s'arrêtaient, appelaient leur compagnon et écoutaient si quelque écho leur donnait la réplique. Mais rien. Absolument rien. Après une errance de vingt minutes, les quatre hommes furent subitement arrêtés par une lisière écumante de vagues. Le terrain solide s'arrêtait là. Ils se trouvaient à l'extrémité d'une pointe aiguë, sur laquelle la mer brisait avec fureur.

— Nous n'avons plus qu'à faire demi-tour, constata Pencroff.

— Smith n'est sûrement par loin, persista Nab en désignant l'océan dont les énormes lames blanchissaient dans l'ombre. Il a sans doute pris pied sur un récif ou un rocher...

— Avec cette mer démontée, il aura alors été emporté, estima Pencroff sur la foi de son expérience.

— Et il aurait déjà répondu à nos appels, glissa Spilett.



— Pas s'il est blessé, ou hors d'état de répondre... fit remarquer le jeune Harbert qui s'était jusqu'alors gardé d'interrompre la conversation des adultes.

Son avis fit mouche.

— C'est juste, convint Spilett. Mais pour ce soir, nous ne pouvons plus faire grand-chose, sinon dénicher un abri pour la nuit avant d'être gelés jusqu'aux os.

Sage décision en effet, mais les naufragés ne trouvèrent pour tout refuge qu'une légère déclinaison abritée du vent par des blocs de basalte. Et quand il s'agit de se procurer du bois ou des broussailles sèches pour faire un feu, il devint évident que cet îlot en était totalement dépourvu. Sable et pierres, il n'y avait pas autre chose. Comme aucun des survivants n'avait eu la présence d'esprit de conserver des allumettes, les regrets furent de courte durée. Les hommes se contentèrent de se serrer les uns contre les autres en grelottant et se résolurent à attendre le jour.

— Où pensez-vous que nous ayons atterri ? demanda Spilett en claquant des dents.

— Sur un fichu caillou entouré d'eau, fit Pencroff, où rien ne pousse sinon d'autres cailloux.

Nab conserva le silence, et les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Ce furent de longues et pénibles heures à passer dans le froid vif, sans pouvoir se débarrasser des

vêtements trempés. Aussi, vers le matin, n'y tenant plus, ils se mirent à marcher de long en large sur la grève en tentant de se réchauffer tant bien que mal en battant des semelles et en se frappant les épaules. De temps à autre, ils se mettaient à héler leur compagnon manquant, espérant qu'il donnerait signe de vie. Ils criaient, puis écoutaient, avides du moindre écho.

Sans résultat.

Vers cinq heures du matin, les hauteurs du ciel se nuancèrent légèrement. L'horizon restait sombre encore, mais, avec les premières lueurs du jour, un épais brouillard se leva, déroulant de lourdes volutes sur la mer si bien que les hommes ne pouvaient rien distinguer autour d'eux. Pencroff avait des yeux de marin habitués à percer les ténèbres et alors qu'il déambulait sur la grève, il crut percevoir une masse confuse à l'ouest, au-delà de la crique et avertit ses compagnons.

— Ce n'est qu'un nuage, j'en ai bien peur !  
déplora Spilett.

— Non par exemple, le déjugea Nab, très agité, on dirait bien une colline !

Au fil des heures, le soleil finit par déchirer les brumes et les alentours se dégagèrent enfin. Une côte émergea et les hommes poussèrent des cris de joie. Une vraie côte, cette fois, longue d'une dizaine de kilomètres au moins, tantôt aplatie,

tantôt surélevée, boisée par endroits, accidentée à d'autres, mais par-dessus tout dominée par une imposante montagne couronnée de neige. Hélas, elle se trouvait séparée de la langue de terre par un large canal d'environ un kilomètre que parcouraient de sévères remous.

— On ne pourra jamais passer, se lamenta Harbert.

— Sauf à attendre la marée basse, corrigea Pencroff. À condition que l'eau se retire suffisamment.

— Smith est peut-être déjà là-bas, espéra Nab.

Et sans prendre l'avis de ses compagnons, ne consultant que sa loyauté envers son ancien supérieur, il se jeta à l'eau. Pencroff et les autres eurent beau le rappeler avec des hauts cris, Nab fit la sourde oreille. Rien ni personne n'aurait pu l'empêcher d'aller au bout de son idée, soutenu par la certitude que l'ingénieur ne pouvait qu'avoir pris pied sur cette terre inconnue.

— D'accord, fit Spilett en ôtant ses chaussures pour les lacer autour de son cou. On ne va pas le laisser se noyer seul.

— Vous avez perdu la tête ? s'interposa Pencroff. En somme, vous voulez traverser ce canal ? Malgré les courants ?

— C'est mon intention, oui.

goût pour la mer. Gédéon Spilett n'abandonna pas pour autant son métier de reporter. Il fonda le *New Lincoln Herald*, lequel fut le journal le mieux renseigné du monde entier... selon ses dires.

Cyrus Smith mena une vie exemplaire de droiture et de modestie, et y fut rejoint par une jeune femme dont il s'était épris avant la guerre.

Là, enfin, tous furent heureux, unis dans le présent comme ils l'avaient été dans leurs épreuves passées. Mais jamais, même dans leur grand âge, ils ne devaient oublier cette île, sur laquelle ils étaient arrivés, pauvres et nus, cette île dont il ne restait plus qu'un morceau de granit battu par les lames du Pacifique.

La tombe de celui qui avait été le capitaine Nemo.

FIN

## MICHEL HONAKER

**N**é en 1958 à Mont-de-Marsan, Michel Honaker est visité dès l'âge de huit ans par le démon de l'écriture. Écrivain d'intuition, musicien des mots comme il préfère se définir, il s'intéresse très tôt à des genres aussi différents que le policier, le fantastique et la science-fiction. Il publie son premier roman à vingt-deux ans et enchaînera alors près d'une centaine d'ouvrages. Michel Honaker a également adapté, chez Flammarion Jeunesse, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne.

Dépôt légal : février 2014

N° d'édition : L.O1EJEN001090.N001

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse